

ODILE PAUL-ROUX



de la
chouette
au merle blanc

Récits de
Résistance dans la
Montagne du Tarn



Dès le lendemain de la guerre, en 1945, Odile de Rouville rédige ce recueil sur les Maquis de Vabre, empruntant le nom de résistant de son mari, « Paul Roux », pour le signer.

Imprimé à Albi la même année, il est aujourd'hui épuisé dans sa version papier. Cette édition électronique, assortie de quelques notes complémentaires et d'une carte du secteur de Vabre, est là pour y pallier.

La diffusion et l'utilisation de ce document sur un support papier ou électronique sont autorisées dans un cadre pédagogique ou historique, sous réserve du respect des trois conditions suivantes :

- **Gratuité de la diffusion.**
- **Respect de l'intégrité du document (ni modification ni altération d'aucune sorte).**
- **Mention de la source.**

Amicale des Maquis de Vabre – septembre 2013

Avant le Débarquement

Premier Maquis : La Courrégé

Au début de février 1943, un camp scout-routier se termine près de Vabre. Quatre jeunes campeurs viennent d'être convoqués pour le travail obligatoire en Allemagne et manifestent le désir de désobéir à l'ordre nazi.

Selon la coutume scoute, ils passent une nuit de veille autour du feu de camp avec un texte de méditation donné par leurs chefs :

Dans un mois, tu seras peut-être fusillé.

Au petit jour, la décision est irrévocablement prise : ils partent dans la neige pour la « jasse » abandonnée de la Courrégé où ils tiendront 18 mois.

Le premier maquis de Vabre est formé.

Faussees vraies cartes et vraies fausses cartes

Une lame de rasoir et de l'eau oxygénée sont nos premières armes contre le S.T.O.ⁱ : on fausse les vraies cartes d'identité des jeunes en grattant et en changeant la date de naissance de ceux qui appartiennent aux classes convoquées.

Bientôt notre outillage se perfectionne : nous faisons de vraies fausses cartes pour ceux qui doivent changer complètement d'identité ; on a de faux tampons, au nom de villes entièrement détruites pendant la guerre : pas de vérification possible. Ou encore on se fait prêter de vrais tampons par des mairies « résistantes ».

On agit toujours par personnes interposées pour que cela ne s'ébruite pas et pour ne pas courir le risque d'une dénonciation. Mais...

Un beau jour, un vieux paysan sonne à la porte de maison du Garric :

– Monsieur, je viens vous voir pour une petite affaire.

G.R.ⁱⁱ – De quoi s'agit-il ?

– Je voudrais que vous me fassiez une fausse carte pour mon fils.

G.R. – Comment ? Qui vous a dit que je faisais des fausses cartes ?

– Et bé ! Tout le monde le dit !!!

Retour à la terre

Au cours du printemps et de l'été 43 de nombreux jeunes garçons débarquent par le « petit train »ⁱⁱⁱ. Ils présentent des mots de passe sur des petits morceaux de papier crasseux. La plupart n'ont pas de carte d'identité en règle, beaucoup sont sans argent. On les place dans des fermes isolées, chez les paysans les moins curieux ou les plus compréhensifs.

Petit à petit chaque paysan loge un ou plusieurs réfractaires.

Nous « resquillons » un parachutage

Hiver 1943-1944 : des paysans « font le cochon » dans une ferme isolée de la montagne ; à la nuit tombée, ils entendent soudain un vrombissement d'avion ; l'un d'entre eux, curieux, sort sur le pas de la porte en allumant une lampe... et quinze grandes boîtes, portées par quinze parachutes, atterrissent soudain !

Nous ne sommes prévenus que le lendemain soir. Il neige. On mobilise le camion de l'usine et quelques hommes sûrs. Le camion part, camouflé et tous feux éteints. Par bonheur, les routes sont désertes et les paysans ont eu si peur qu'ils n'ont pas bavardé. On ramasse 1.800 kilos d'armes américaines... destinées à qui ??? ; nous ne le saurons jamais. Ces armes sont cachées dans le grenier de Bousquet, puis enterrées dans un coffre en zinc ; par la suite elles nous sont presque toutes réclamées par le Secteur de Résistance d'Albi à qui nous les remettons... à grand regret !

Instruction militaire sans armes

Petit à petit, on réunit les « réfractaires » des fermes pour l'instruction militaire. Mais nous n'avons que quelques mousquetons et quelques mitraillettes, débris du parachutage « resquillé ». Les maquisards de la Courrégé fabriquent des mitraillettes et des grenades... en bois !

On commence à ne plus dormir

Au début du printemps 1944, on attend le débarquement et la Résistance du Tarn commence à se mettre réellement sur pied de guerre. Mais, en avril, le chef départemental Kervénoël est arrêté par les Allemands. Pourront-ils le « faire parler » ?

Les « résistants » de Vabre dorment avec les volets ouverts pour pouvoir se sauver par la fenêtre. Ils se réveillent en sursaut chaque fois qu'une voiture passe : cela devient très fatigant ! A partir du mois de mai, et jusqu'à la Libération, certains d'entre eux ne coucheront plus chez eux.

Après le débarquement

Le 5 juin, à l'émission de 21 h. 15, on entend le « message personnel » suivant :

« VÉRONÈSE EST UN PEINTRE »

Cela signifie que le débarquement est pour le lendemain matin et qu'il y a ordre de guérilla générale pour la R. 4 (Région de Toulouse).

Mercredi 6 juin. – Le Délégué Militaire Régional (D.M.R.) arrive à Vabre avec son adjoint, Carton^{iv}. Le D.M.R. (commandant Brice, dans la clandestinité) a été parachuté de Londres quelques mois auparavant ; il installe son P.C.^v sur la colline de Bourion, au-dessus de Vabre.

Jeudi 7 juin. – Les jeunes gens commencent à affluer à Vabre pour s'engager dans le maquis. On organise, au chalet de Rennes, un centre de réception dirigé par les jumeaux Fuchs (du maquis de la Courrégé) ; mot de passe : « Bayard ». La porte d'entrée de la maison du Garric commence à sonner sans arrêt. Le P.C. administratif et militaire de Vabre (Secteur « Corps Francs de la Libération » N° 10 du Tarn) s'installe à l'hôtel Biau. L'état-major comprend :

Chef de secteur : Paul Roux (Guy de Rouville)

Adjoint militaire : Capitaine Campagne (Henri Combes)

Adjoint administratif : François^{vi} (un réfugié)

Ce même jour soixante policiers (G.M.R.^{vii}) d'Albi « prennent le maquis » et arrivent à Saint-Pierre de Trivisy avec Charles d'Aragon (Ollier dans la clandestinité). Saint-Pierre prend un air de village libéré.

Le soir, l'adjoint du D.M.R., Carton, part avec une auto et un camion pour chercher des armes dans le Lot. Il sera pris par une colonne blindée allemande et fusillé à Saint-Céré avec deux de ses camarades. Les jeunes maquisards qui conduisaient le camion pourront s'échapper.

Les « pianos » et les « pianistes » du D.M.R. sont restés coincés quelque part entre Toulouse et Vabre. Les pianos sont les postes émetteurs-récepteurs ; les pianistes sont ceux qui les font marcher. Nous ne récupérons les uns et les autres que plusieurs jours plus tard.

Lundi 11 juin. – Le « petit train » est arrêté par les Allemands qui raflent tous les hommes. Un de nos « médecins-maquisards » qui transmettait notre premier matériel chirurgical est pris avec les autres : comme il a déjà eu beaucoup « d'ennuis » avec les Allemands, il fait son possible pour s'échapper et réussit ; mais notre matériel est perdu.

12 juin. – Arrivée de Pierre Hoepffner (lieutenant Honcourt) comme adjoint du capitaine Campagne.

14 juin. – Nous recevons notre premier matériel téléphonique clandestin ; il nous est fourni par Daniel, agent technique à la poste de Castres.

17 juin. – Arrivée de Pierre Dunoyer de Segonzac (commandant Hugues) et de son frère Jean (lieutenant Martin), venant de Limoges en bicyclette. Le commandant Hugues devient chef militaire de la zone « A » avec Ollier (Charles d'Aragon) comme chef de zone.

23 juin. – Pas d'armes, toujours pas d'armes... Si seulement nous avions des armes...

Mais Londres est muet et nous dit de patienter.

24 juin. – A l'émission de l'après-midi, nous entendons notre « message personnel » :

« Le chargeur n'a que vingt balles »

Joie délirante de l'état-major ! Mais le temps est brumeux et on attendra toute la nuit en vain.

25 juin. – Premier parachutage. Cette fois-ci, ça y est. Il fait beau temps et la B.B.C.^{viii} a annoncé :

« Le chargeur n'a que trois fois vingt balles »

Vers trois heures du matin, trois avions lâchent presque simultanément quarante-cinq containers sur notre terrain de parachutage^{ix}. Il y a un peu de vent et l'état-major et les maquisards de service, encore inexpérimentés, ont beaucoup de peine à ne rien recevoir sur la tête ; d'autant plus qu'un container de ravitaillement se brise avant d'arriver au sol : du corned-beef, des biscuits, du chocolat s'éparpillent un peu partout.

L'armement comprend : des mousquetons, des mitraillettes et huit mitrailleuses légères.

Bientôt nous recevons un deuxième parachutage d'armement léger et nous sommes en mesure de commencer à agir. Mais l'ordre arrive de Londres de cesser immédiatement toute guérilla et de « riper » si on est attaqué.

14 juillet. – Revue militaire à Pratlong, au-dessus de Vabre. Deux camions de civils montent de Vabre pour assister à la cérémonie. Deux camions de quatre-vingts hommes armés et en uniforme défilent sous le commandement du commandant Hugues.

L'après-midi, cérémonie au monument aux morts, à Vabre : seulement les civils et l'état-major et la police du Secteur ; pas d'armes, par mesure de prudence. Mais beaucoup de civils portent des cocardes à Croix de Lorraine.

16 juillet. – Le chef de Secteur venant de recevoir le grade de capitaine (jusqu'à maintenant il s'était abstenu de porter aucun grade), offre un petit banquet à l'hôtel Biau. Pendant le repas, alerte : les

maquis de la Montagne Noire viennent d'être attaqués par de très grosses forces allemandes. Les maquis de Vabre partent à la rescousse ; mais ils arrivent trop tard : les maquisards de la Montagne Noire, six cents hommes environ, ont eu l'imprudence de se réunir en un seul camp (un ancien chantier de jeunesse abandonné) facilement repérable par avion. Les Allemands sont arrivés avec des blindés et des avions et ont tout dispersé et anéanti. Pourtant les maquisards ont abattu un avion.

2 août. – Troisième parachutage.

DE LA CHOUETTE AU MERLE BLANC

Deux amis vous diront ce soir que le chargeur n'a que 20 balles

Nous recevons quinze containers d'armement léger et deux agents de liaison.

Samedi 5 août. – Partant pour préparer une embuscade, le capitaine Campagne et les lieutenants Honcourt, Chevalier et Jean rencontrent une colonne motorisée allemande sur la route Brassac-Lacaune ; ils s'échappent dans un petit bois, mais les Allemands tirent des obus de 27 et blessent les trois lieutenants : Honcourt à la cuisse, Jean sous la rotule, Chevalier au ventre. Entendant des coups de feu, le petit maquis de la police contr'attaque à la grenade ; une voiture blindée est endommagée et les Allemands, qui n'aiment pas s'aventurer hors des routes, abandonnent la lutte. Les blessés sont transportés et soignés à Lacaune pendant la nuit. Honcourt est ensuite ramené à Bousquet.

Dimanche 6 août. – mort du lieutenant Chevalier des suites de sa blessure.

8 août. – On enterre le lieutenant Chevalier à Lacaune, mais l'état-major du Secteur ne peut pas y aller, une colonne allemande étant signalée.

Dimanche 6 août au soir. – Quatrième parachutage

DE LA CHOUETTE AU MERLE BLANC

Quinze amis vous diront ce soir que le chargeur n'a que 20 balles

Nous recevons un commando de volontaires américains de quinze hommes : la « captain » qui porte le nom français de Legueux a 23 ans. Un des américains se casse la jambe à l'atterrissage ; on le transporte dans la nuit à Bousquet où il restera caché pendant trois semaines.

Lundi 7 août. – Depuis plusieurs jours nous envoyons à Londres des messages répétés leur demandant de changer notre « message personnel » qui n'est plus un secret pour personne : tout Vabre et tout Castres le connaissent.

Mais Londres doit être sourd, car nous entendons de nouveau :

DE LA CHOUETTE AU MERLE BLANC

Quatre amis vous diront ce soir que le chargeur n'a que 20 balles

Les quatre amis sont : le « major » britannique Davies, le délégué militaire départemental français et deux agents de liaison ; les quinze containers sont de l'armement lourd.

Mais ce qui devait arriver arrive : à l'aube du 8 août, les Allemands font leur apparition sur le terrain avant que les containers aient pu être enlevés ; ils sont en force et raflent tout, sauf deux mitrailleuses lourdes.

Puis la colonne blindée allemande descend vers Vabre : le garage Tarroux est brûlé, après pillage. L'hôtel Biau est perquisitionné. Le

commandant Hugues, pris et interrogé, peut s'échapper. Les Allemands ont un plan où la maison du Garric est marquée au crayon rouge comme suspecte : personne ne comprend par quel heureux hasard elle n'est ni brûlée ni même perquisitionnée.

Les Allemands attaquent, vers Lacaze, notre maquis de Lacado. Il y a six morts de notre côté : presque tous n'étaient que blessés et ont été achevés d'une balle dans la tête.

10 août. – Enterrement des six morts à Viane. Cérémonie faite par l'abbé Gèze, le pasteur Cadier et un élève rabbin (nos trois aumôniers). Les Allemands passent juste quand la cérémonie est terminée.

12 août. – Une très grosse colonne allemande (plus de cent véhicules) nous est annoncée comme se dirigeant vers Vabre. Tout fait prévoir l'expédition punitive ; on donne l'alerte ; le P.C. et les membres de l'état-major disparaissent dans la nature. Avant de partir, le chef de Secteur recommande à sa femme de tâcher de « discuter le coup » avec les Allemands pour que la maison ne soit pas brûlée ; avec l'aide des deux aumôniers on sort rapidement de la maison tout ce qu'on désire sauver : linge, argenterie, etc... Puis on attend derrière les volets clos.

Les Allemands arrivent ; salve de coups de feu ; une explosion ; la colonne s'arrête à l'entrée du pont et des blindés barrent toutes les sorties du village ; on attend avec l'impression désagréable qu'on est perdu. Mais la colonne repart... vers l'Allemagne ! La mise en scène était simplement une mesure de précaution contre les terribles maquis ! Ouf !!!

13 août. – Deux autos allemandes, arrière-garde de la colonne allemande de la veille, tuent deux jeunes maquisards à la sortie de Vabre.

15 août. – Débarquement dans le Midi de la France. L'évacuation du Sud-Ouest de la France par les Allemands se poursuit à un rythme accéléré : dans le Tarn, leur nombre passe de 20.000 à 5.000.

Le déséquilibre des forces n'est plus considérable et l'on peut commencer à songer à la guerre ouverte. Mais Londres n'a pas encore donné l'ordre pour notre région.

19 août. – Des pourparlers s'engagent entre le commandant Hugues et le commandant allemand de Mazamet. L'entrevue a lieu devant le monument aux morts de Mazamet.

L'Allemand dit que ses hommes n'accepteront pas la reddition et qu'il se replie avec eux sur Castres. Hugues répond que leur train sera attaqué et n'arrivera pas.

Les Allemands partent en emportant un grand nombre de traverses de rechange. Ils sont attaqués par les maquisards de la zone « A », réunis sous le commandement de Hugues. Après plusieurs heures de lutte, les Français remportent la victoire et s'emparent d'un important matériel.

19 août. – Sans attendre l'ordre, les maquisards F.T.P.^x de Carmaux commencent la lutte ouverte. Les maquisards C.F.L.^{xi} décident de les aider. Les Allemands évacuent Carmaux, puis Albi et se replient sur Castres ; sur la route, ils sont attaqués par les maquis et bombardés par la R.A.F.^{xii}

20 août. – Le Comité de Libération du Tarn se réunit pour la première fois à Albi.

Durenque^{xiii}, le commandant militaire du département, lance un ultimatum aux Allemands réfugiés dans Castres :

*« Si vous ne vous êtes pas rendus dans 24 heures,
j'attaque avec toutes mes forces. »*

Signé : DURENQUE.
Commandant du département.
et capitain LEGUEUX.
Chef des « commandos » américains.

Durenque peut réunir rapidement environ quatre cents hommes armés (dont deux cent quatre-vingts du secteur de Vabre). Le capitain Legueux commande onze hommes !!

Le bluff réussit. Au milieu de la nuit les Allemands signent leur capitulation.

21 août. – Les maquisards, qui s'étaient approchés de Castres dans la nuit, font une entrée triomphale. Les soldats allemands de l'arsenal qui avaient refusé d'obéir à l'ordre de capitulation finissent par se rendre. Au total, il y a 4.800 prisonniers. Les officiers et les sous-officiers sont internés à Vabre, ainsi que les femmes et les enfants.

Mais ce même jour, alors qu'on croyait tout terminé, une grosse colonne blindée allemande arrivant d'on ne sait où et se dirigeant vers l'Allemagne, traverse Albi et brûle la Poste. Attaquée par les maquisards, elle repart en direction du Massif Central.

23 août. – Le Tarn est définitivement libéré.

Fin août. – Les maquisards de Vabre partent vers l'Aude, où ils procèdent à des opérations de nettoyage. Partout ils sont accueillis en triomphateurs. A Lézignan, leur bonne tenue et leur équipement correct les font prendre pour des soldats de l'armée régulière d'Afrique.

7 septembre. – Deux cent cinquante maquisards du secteur de Vabre deviennent, sous les ordres du commandant Hugues, le « Corps Franc du Sidobre » et partent comme volontaires dans l'Est de la France.

La Résistance est terminée. La guerre recommence.

Daniel

– Allo ! Le 1 à Vabre ? Ici Daniel. ... Deux camions allemands viennent de partir en direction de Vabre ; il y a cinquante hommes armés avec un mortier... On a prononcé votre nom, hier, à l'interrogatoire de... Méfiez-vous... les Allemands de Castres sont en tenue de campagne et consignés au quartier ; on parle d'une attaque générale sur la montagne...

– Merci Daniel ; nous allons donner l'alerte.

Daniel est agent technique à la Poste de Castres. Malgré les opinions plus que douteuses du directeur de la Poste, il nous procure notre matériel téléphonique clandestin et nous aide à le monter. Il nous parle par le fil particulier de la Poste qui ne passe pas par la table d'écoute allemande. Pour pouvoir nous prévenir, la nuit, un fil spécial est branché à son domicile particulier.

Alerte

Daniel a téléphoné : les allemands montent dans la montagne.

D'abord on va prévenir le P.C. Les agents de liaison partent dans toutes les directions pour alerter les maquis. On téléphone au D.M.R. On déménage les archives. On camoufle les machines à écrire. On brûle les restes de containers. On cache les camions et les autos. On se demande si une embuscade a des chances de réussir et s'il y aura des représailles sur les villages.

Les agents de liaison n'ont pas été suffisamment discrets ; le bruit de l'alerte s'est répandu dans le village. Les mères appellent leurs enfants. Tous ceux qui se considèrent comme compromis apportent chez leurs voisins des valises contenant leurs biens les plus précieux.

Et chacun attend derrière ses volets.

Quelquefois c'est une vraie alerte.

Quelquefois, c'est une camionnette allemande qui vient acheter des œufs au marché noir.

Préfet du maquis

« Préfet du maquis », c'est le nom que les émissions de la B.B.C. et les journaux clandestins donnent aux chefs de secteur. En effet, ceux-ci sont non seulement des maquisards sous leurs ordres mais, dans la mesure du possible, ils administrent un territoire.

Le secteur C.F.L. 10 du Tarn comprend cinq cantons : Vabre, Brassac, Labessonnié, Lacaune, Murat. Depuis le 6 juin, on y vit comme si le régime de Vichy n'existait plus. Réquisitions pour les besoins civils et militaires, gendarmerie, police, tout passe entre les mains du chef de secteur ; c'est lui qui négocie les échanges de denrées alimentaires avec les régions de plaine, encore « vichyssoises » ; le cas échéant, il lève des impôts sur les industries, soit en argent, soit en nature ; il bénéficie heureusement de l'aide des neuf dixièmes des fonctionnaires et de la neutralité du dernier dixième.

Ce qui est extraordinaire, c'est que les allemands n'ont rien dit : et pourtant ils ont bien dû s'apercevoir que, du jour au lendemain, ils n'ont plus reçu une seule tête de bétail de la montagne.

Le gendarme n'est pas musicien

Un D.M.R. sans pianistes, c'est un poisson sans nageoires. Aussi notre D.M.R. est-il très inquiet quand il ne voit pas arriver, le soir du 6 juin, ses pianistes qu'il a quittés à Toulouse. Il leur avait dit de se rendre à la gendarmerie de Vabre et de dire, comme phrase de passe : « *Nous venons pour accorder les pianos* ».

Quelques jours plus tard les pianistes débarquaient au P.C., éreintés, furieux, avec une barbe d'une semaine. Ils étaient bien arrivés le 6 à Vabre et avaient frappé, à la nuit tombante, à la porte de la gendarmerie.

« *Nous venons pour accorder les pianos* », avaient-ils crié au gendarme qui leur demandait, par la fenêtre, ce qu'ils voulaient.

« *Il n'y a pas de piano à la gendarmerie* », répondit le représentant de la force publique en refermant le volet.

C'était par suite d'un malentendu que ce gendarme n'avait pas été prévenu mais, n'osant pas insister, les pianistes reprirent le chemin de Toulouse pour redemander des instructions.

Brassards

Dès le 6 juin, nous commençons à faire des brassards à Croix de Lorraine qui seront distribués au fur et à mesure des besoins.

Les Croix de Lorraine sont dessinées au pochoir puis découpées dans la doublure rouge de vieux rideaux. Nous en faisons plusieurs centaines ; dès qu'il y a une alerte, il faut les cacher au même titre que des armes ou des fausses cartes ; comme elles sont faites en tissu léger, elles volent partout et il y en a toujours quelques-unes qui traînent par terre.

Les enfants de la maison, âgés de 3 et 4 ans, les appellent « les petits sapins ».

Agent de liaison

La femme d'un des officiers du secteur attend un bébé, ce qui a l'avantage de la rendre peu suspecte aux yeux des Allemands et de la Milice. C'est donc un cœur léger qu'elle part en gazo, un jour de juin, avec le garagiste Tarroux. Officiellement, on va chez le docteur ; en réalité on va à Mazamet apporter du courrier et à Castres chercher du matériel.

A Mazamet, c'est un mauvais jour : les Boches font des rafles et les « résistants » ont pris le maquis ; mais leurs femmes sont restées pour brûler les papiers et répondre aux questions des Boches... Le courrier parviendra quand même.

A Castres, on va d'abord à la poste voir Daniel. Entré par une porte dérobée, on tombe sur un planton qui vous demande vos papiers et vous inscrit sur un registre ; ça commence mal ! Heureusement Daniel pourra faire effacer le nom. Puis on va chez un docteur demander du matériel chirurgical ; le docteur est suspect, naturellement, et deux miliciens surveillent le bout de la rue. Ensuite, un petit tour chez un fabricant de peinture :

– Monsieur, il me faut tout de suite de la peinture d'une couleur neutre pour peindre trois voitures.

Le fabricant est discret et compréhensif ; et on repart avec dix kilos de cette denrée rare.

A la librairie, il faut des cartes d'état-major de la région de Vabre. Le libraire donne tout son stock : 50 cartes.

– Comme cela, il n'en restera pas pour les Allemands.

Après avoir acheté deux cannes à pêche qui serviront d'antennes à nos « pianistes », on va prendre le matériel téléphonique que Daniel a camouflé chez un professeur du Collège ; le professeur est suspect, naturellement : à peine les caisses sont-elles chargées que des miliciens passent et notent le numéro de l'auto.

On quitte Castres par des petites rues car il y a eu rafle sur les grandes artères le matin même. A la sortie de la ville, un pneu crève : la roue de rechange se trouve sous les rouleaux de fil téléphonique et il faut tout sortir ; on répare dans un temps record.

Enfin la montagne est atteinte ; arrivée à Vabre à 9 h. 30 du soir, alors que les familles éplorées croyaient déjà les leurs hachés en menus morceaux par la Gestapo et la Milice.

Plastic

Notre instructeur-saboteur s'appelle Castor^{xiv}. A la suite de quelques petits démêlés avec les Allemands, Castor a le corps percé comme une écumoire ; ce qui ne l'empêche pas d'être toujours à pied d'œuvre pour les missions dangereuses ; les maquisards l'admirent beaucoup et désirent l'imiter ; mais leurs imitations ne sont pas toujours réussies.

Un jour Castor, faisant l'instruction à un groupe de jeunes, leur apprend que certains explosifs ou « plastics » ont l'avantage d'être comestibles : et, par boutade, il en mange un morceau devant eux. Un si bel exemple n'est pas perdu : le soir même, trois jeunes larrons dérobent un peu de plastic et le dévorent ; hélas, ce plastic est bien comestible, mais il a voisiné avec du plastic non comestible ! Résultat : trois malades graves.

Les maquisards réserveront désormais leur ration de plastic à l'usage exclusif du sabotage.

Le Commandant militaire de zone l'échappe belle

Notre commandant de zone signe « Hugues » quand il envoie des ordres aux maquis. Sur sa carte d'identité, il s'appelle « Monsieur Bonifas, propriétaire au hameau de la Daurheillé. » Avant l'occupation allemande, il se nommait Pierre Dunoyer de Segonzac.

Un jour d'août, il arrive à Vabre en pétrolette et est cueilli par les Allemands à l'entrée du village. Un Fritz le prie de le suivre. Hugues-Bonifas-Dunoyer obtempère, mais sème discrètement derrière lui, pendant les quelques dizaines de mètres de parcours, un certain nombre de papiers compromettants. L'officier allemand devant qui on le mène parle avec le maire de Vabre. Le maire « joue le jeu » et serre amicalement la main de « M. Bonifas » son administré.

L'officier pose quelques questions puis se détourne. Mais « M. Bonifas » vient d'apercevoir un Fritz furieux qui ramasse les papiers semés par lui et les apporte à son supérieur. Il est plus prudent de s'esquiver : M. Bonifas pique un galop dans une ruelle, saute par dessus le mur d'un jardin et disparaît dans la nature.

Communiqué

Entendu à la suite d'une bagarre entre maquisards et Allemands :

1^{er} Boche – Combien marquons-nous de maquisards tués sur le compte rendu ?

2^{ème} Boche – Mets-en douze.

1^{er} Boche – C'est peut-être un peu exagéré !

2^{ème} Boche – Oh, pas plus que les communiqués du front de l'Est !

Repentirs

Il n'y a pas beaucoup de miliciens dans le Secteur C.F.L. 10, mais il y en a quand même quelques-uns. Depuis le débarquement, ils tremblent dans leur peau ! Il n'est pas très difficile de leur faire signer un acte de contrition. Mais il y a « la manière. » Le lieutenant Honcourt a la manière.

Il arrive chez le milicien avec un ou deux policiers du Secteur :

« Monsieur, on m'a dit que vous étiez milicien. Est-ce exact ? ... Enfin vous étiez milicien ? ... Mais maintenant, vous n'êtes plus d'accord avec vos chefs ? ... Vous dites qu'on vous a trompé et que vous ne ferez rien contre la Résistance ? ... Vous dites que vous n'avez pas rejoint quand on vous a convoqué pour vous battre contre les maquisards ? Alors, Monsieur, vous êtes un lâche ! Mais vous allez me signer une déclaration comme quoi vous ne ferez rien contre nous... Merci Monsieur. Et n'oubliez pas que nous avons l'œil sur vous ! »

Robert

Robert, c'est « notre » américain, le staff-sergeant Esquinazi. Il est descendu du ciel par une belle nuit d'août, mais son parachute s'est accroché dans un arbre et il s'est cassé la jambe en tombant. On le transporte à Bousquet où il reste caché pendant trois semaines dans une des petites chambres du grenier.

Robert est un « beau brun », d'origine cubaine ; il a 24 ans et sort de l'Université ; c'est un volontaire comme tous les parachutistes.

On cache son uniforme et tous ses papiers ; comme il parle parfaitement l'espagnol on peut prétendre que c'est un valet de ferme ; on lui défend de se raser pour qu'il ait l'air moins distingué, ce qui l'ennuie beaucoup !

Robert a un caractère d'or et ne se plaint jamais ; pourtant sa jambe le fait souffrir, et il doit s'ennuyer dans son grenier ; il prétend que non : « I just think », dit-il. Il est plein d'une admiration touchante pour les F.F.I.^{xv} et l'insurrection française : « It's the French Revolution all over again. » Trois fois par jour, on monte discrètement chez lui pour lui donner des nouvelles de la guerre ; il est très fier de la rapide avance américaine, mais ne veut pas que nous attendions trop de ses compatriotes : « J'ai peur que vous soyez un peu « déçus » par l'armée américaine. »

Dès la libération, on le descend à Vabre ; il se promène dans le village sur ses béquilles suivi d'une horde admirative d'enfants à qui il donne des leçons d'anglais.

Hans – La Milicienne

I. – HANS

Trois silhouettes sont tapies sous la terrasse de la maison au Garric ; justement inquiet, le maître de maison descend l'escalier et s'approche ; un quatrième personnage s'avance alors ; c'est Armagnac, un des célèbres chefs de maquis du Tarn : « Monsieur, je vous amène trois Boches ; ils ont déserté pour venir au maquis ; je ne sais pas quoi en faire, alors je les donne à Paul Roux ! »

Joli cadeau ! Paul Roux est absent et son père est bien embarrassé. On fourre les trois Boches dans la cave, on leur donne à manger et on les expédie dans un bois voisin avec ordre de ne pas bouger jusqu'au soir. La nuit venue, on les interroge en allemand. Ils ont l'air sincère. Il y a un Allemand, un Suisse et un Hongrois : tous trois désirent se battre. Finalement, on les met au maquis de Lacado.

En août, les Allemands attaquent et Hans disparaît. Tout de suite, on le suspecte d'avoir vendu les maquis. Deux jours après, il revient ; ses explications, une fois contrôlées, paraissent être un mélange de vérité et de fausseté. Les maquisards de Lacado, qui ont eu sept tués pendant l'attaque, réclament sa tête. On leur livre Hans.

Mais après quelques jours d'hésitation, les maquisards trouvent qu'ils manquent de preuves pour le fusiller. Hans est mis en résidence surveillée chez un paysan complaisant.

Depuis la libération, il est à Albi, chauffeur du colonel Armagnac.

II. – LA MILICIENNE

C'est « Gueule d'Acier », le lieutenant du maquis Coudert, qui nous amène, un soir, la milicienne. Il paraît que nous avons « réclamé sa peau ! »

La milicienne est de Castres ; elle a 19 ans ; on lui reproche surtout de se promener le dimanche avec les Allemands. On la conduit à la gendarmerie, les yeux bandés, et le chef du secteur l'interroge. La milicienne est assez crâne : elle reconnaît que les maquisards ne sont pas des voyous comme elle le pensait, elle reconnaît même qu'elle a fait une erreur en adhérant à la Milice ; mais elle refuse de se retourner contre ses amis d'hier.

Que faire d'elle ? On ne peut pas la mettre dans un maquis ; on ne peut pas la renvoyer à Castres ; nous ne disposons pas de prison. Finalement, elle est envoyée en résidence surveillée dans une ferme. Le père de la milicienne, qui est milicien, tremble pour sa fille et nous fait demander, par intermédiaire, ce qu'elle est devenue. On lui répond qu'il ne lui arrivera rien livre sa mitraillette au maquis ; le lendemain la mitraillette arrive par le petit train. La milicienne restera dans la montagne jusqu'à la libération. Ensuite, elle fera un mois de prison.

Si les Allemands avaient été à notre place, ils auraient fusillé Hans et la milicienne : ç'aurait été tellement plus simple !

Modes

Première période. – A l'annonce du débarquement en Normandie, un vent de liberté souffles sur la Montagne. L'état-major arbore la culotte de cheval, les bas blancs, le béret basque et fait des tournées en voiture à essence.

Deuxième période. – La culotte de cheval est vraiment chaude en été... et il n'y a pas beaucoup d'essence ! L'état-major se met en short et circule en moto.

Troisième période. – Les Allemands sont de plus en plus nerveux : pour eux, tout homme en short est un maquisard et ils tirent dessus sans préavis. Pour circuler sur les routes, on porte des culottes de golf et un chapeau mou. En moto, on passe par les petits chemins ; sinon, on emploie la bicyclette.

Quatrième période. – L'heure de l'insurrection ouverte a sonné : on remet la culotte de cheval et le béret.

Cinquième période. – Les Allemands, battus, abandonnent Albi ; on ajoute le brassard à Croix de Lorraine.

Sixième période. – Les maquisards encerclent Castres et les Allemands capitulent : c'est en tenue régulière d'officier français que les officiers du secteur entrent dans la ville.

Résurrection

Le soir du 20 août, une auto transportant deux officiers du secteur 10 en uniforme de capitaine français, roule vers Castres. Les maquisards encerclent la ville et, à la suite de l'ultimatum du commandant Durenque, des pourparlers discrets sont engagés entre le colonel allemand et les chefs de la Résistance. Le bruit court que ces pourparlers viennent d'aboutir et que les Allemands ont signé leur reddition.

L'auto arrive à Castres. Le soir tombe et les rues, habituellement animées, sont complètement désertes : pas un Allemand, pas un Français.

Un peu inquiet, les deux officiers décident de continuer quand même. Au coin d'une rue, ils trouvent enfin un Français qui les regarde avec stupéfaction.

– Alors, qu'est-ce qu'il se passe ? Les Boches se sont rendus ?

– Oh, non, pas du tout ! Ils se disputent entre eux et se sont enfermés dans leurs casernes !

Que faire ? On ne se sent pas très malin quand on est deux Français en uniforme, avec un malheureux révolver à la ceinture et qu'il y a plus de 4.000 Allemands dans la ville !

– Tant pis ! Allons-y « au culot ».

Et l'auto repart en direction de l'hôtel de la Kommandantur.

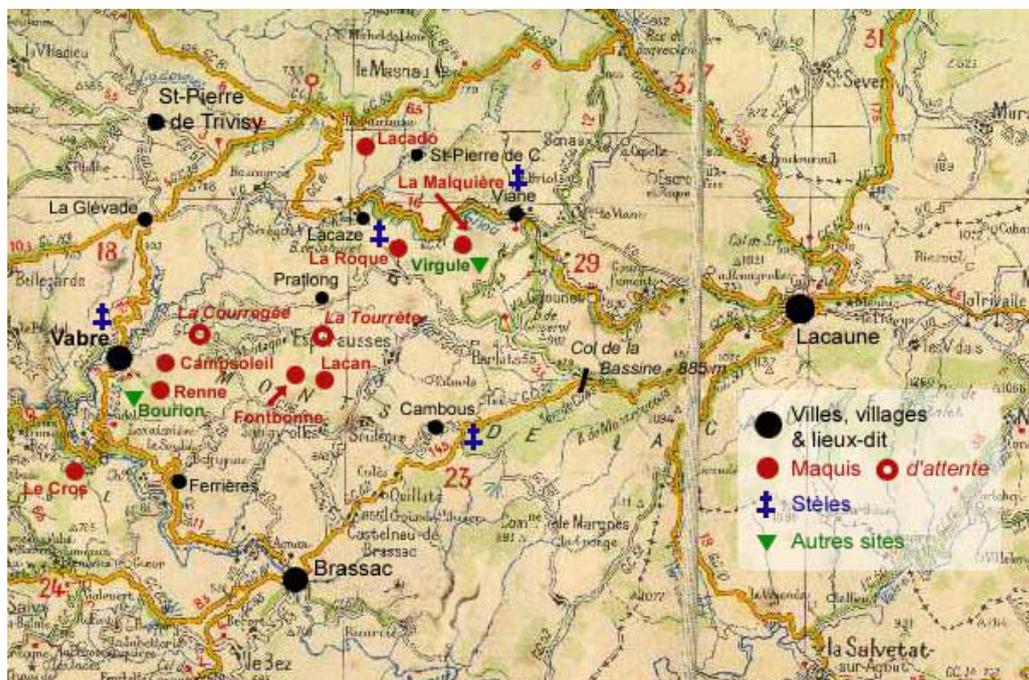
Devant l'hôtel, les officiers s'arrêtent et bondissent dans le hall d'entrée. Les plantons allemands se dressent, effarés, en criant : « Maquis, maquis ! »

– Conduisez-nous à votre commandant !

Les soldats obéissent. Dans un des bureaux, le capitaine Maersch discute avec le capitaine Dumoulin en tenue civile. L'Allemand se dresse, se met au garde-à-vous et se présente.

Et les pourparlers continuent tandis que, dans le hall de l'hôtel, quelques soldats de la race des seigneurs tremblent encore d'avoir vu surgir de l'ombre l'armée française ressuscitée.

Carte du secteur



Amicale des Maquis de Vabre – septembre 2013

Notes

- i STO - Service du Travail Obligatoire
- ii GR - Guy de Rouville
- iii Ligne des Chemins de Fers Départementaux du Tarn qui relie Castres à Murat
- iv Carton - Capitaine Pélissier
- v PC - Poste de Commandement
- vi François - Lieutenant François Harlant
- vii GMR - Groupe Mobile de Réserve
- viii BBC - British Broadcasting Corporation
- ix Virgule
- x FTP - Francs Tireurs et Partisans
- xi CFL - Corps Francs de la Libération
- xii RAF - Royal Air Force
- xiii Durenque – Maurice Redon
- xiv Castor – André Jamme
- xv FFI - Forces Françaises de l'Intérieur